



HAL
open science

Conclusion. Les fronts intérieurs : un champs de recherches fertile et prometteur

Laurent Dornel

► To cite this version:

Laurent Dornel. Conclusion. Les fronts intérieurs : un champs de recherches fertile et prometteur. Fronts intérieurs européens: L'arrière en guerre, PUR, pp.37-52, 2018, 978-2-7535-7477-9. hal-02015289

HAL Id: hal-02015289

<https://hal.science/hal-02015289>

Submitted on 2 May 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Laurent DORNEL & Stéphane LE BRAS (dir.), *Les fronts intérieurs européens : l'arrière en guerre (1914-1920)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018.

Conclusion

**Les « fronts intérieurs » : un champ de recherches fertile et prometteur
(p.355-364)**

Laurent DORNEL

La guerre est évidemment – et par nature – un phénomène qui touche et interroge les sociétés dans leur ensemble. La Première Guerre mondiale n'échappe pas à ce banal constat. Au front comme à l'arrière, elle agit à la fois comme un miroir et comme une loupe, elle révèle les sociétés et les individus tels qu'ils sont et s'imaginent : complexes, ambivalents, mouvants. Mais la mémoire et l'histoire ont souvent préféré la geste combattante à la trivialité apparente de la vie à l'arrière. Comme le rappellent Emmanuelle Cronier et Stéphane le Bras dans leur introduction, nous souhaitons, en organisant un colloque sur les fronts intérieurs européens, reprendre à nouveau frais le programme qu'avait tracé en son temps Patrick Fridenson, à savoir « braquer le projecteur sur la face cachée de la guerre : la vie à l'arrière, en fait le front intérieur ». Il s'agissait donc pour nous de tenter de combler, modestement, un réel creux historiographique en dirigeant – sans a priori conceptuel ou sans grille d'analyse constituée – nos regards d'historiens sur la façon dont l'onde de choc de la guerre s'est propagée dans les sociétés européennes, non pas dans les zones de combat, mais à l'arrière de celles-ci, dans ce que les Français ont longtemps exclusivement nommé l'arrière, mais que les historiens britanniques, italiens ou allemands appellent plutôt home front, fronte interno ou Heimatfront. Arrière, front intérieur, peu importe au fond, l'essentiel étant de porter l'attention sur ces espaces épargnés par les opérations militaires contre l'ennemi mais pris dans la logique totalisatrice de la guerre ; des espaces articulés symboliquement, politiquement, affectivement ou économiquement aux territoires, parfois occupés par l'ennemi, et où se déroulaient les combats ; des espaces qui constituèrent des lieux de refuge et de réparation, de deuil et de ressourcement, qui participèrent pleinement à la guerre mais sous des modalités et des temporalités spécifiques. Il s'agissait pour nous de mieux connaître le quotidien de la guerre, d'observer tant la persistance des comportements anormaux que « l'ordinaire de la guerre », autrement dit « tout ce que l'événement guerrier est susceptible de révéler sur le fonctionnement ordinaire des

sociétés¹ », cet ordinaire de la guerre que les écrivains, à l’instar de Louis Guilloux (*Le Sang Noir*, 1935), ont su mieux saisir que quiconque, probablement.

Notre souhait était également de réinterroger la temporalité, ou plutôt les temporalités du conflit qui, pour l’arrière, ne recouvrent par celles des combats, de porter notre attention vers des lieux et des espaces encore trop délaissés par les historiens. Dans l’appel à communications, nous avons donc suggéré que soient privilégiés trois axes thématiques :

– les circulations – entre le front et l’arrière et à l’intérieur même de l’arrière – des innovations, de l’approvisionnement, des capitaux, des lettres, des travailleurs, des réfugiés, etc. ;

– les mobilisations des populations, des esprits, des économies, des territoires lointains. Nous souhaitons notamment que soit mis l’accent sur l’administration du quotidien de la guerre (réquisitions, restrictions et pénuries, organisation du ravitaillement, marché noir, rôle des administrations locales, sociétés philanthropiques);

– enfin, nous appelions les chercheurs à s’intéresser aux transformations, celles des paysages, des sociétés (avec une attention plus particulière pour les expériences rurales de la guerre), des relations sociales (entre populations locales et allogènes, entre patrons et ouvriers, entre générations, etc.), des identités (locales, régionales, nationales voire impériales). De toute la France, mais aussi de Grande-Bretagne, du Nigéria, d’Ukraine, de Russie, de Grèce, d’Allemagne, des États-Unis, de Grèce, d’Italie, de Turquie ou encore de Nouvelle-Zélande, nous avons reçu de très nombreuses propositions qui ont confirmé la pertinence de notre appel. Nous² n’avons pu n’en retenir qu’une petite partie, ici rassemblée.

Au-delà des lectures évidemment personnelles que les lecteurs auront faites de cet ouvrage, il paraît acquis que la notion de front intérieur constitue un paradigme toujours valide et fécond sur le plan heuristique. Quatre grandes thématiques se sont presque naturellement dégagées des différentes contributions. Une première série d’études s’est concentrée sur la vie économique à l’arrière. Nicolas Vabre, se plaçant à hauteur d’homme, montre comment le brassage démographique généré par le conflit remodèle les luttes sociales et le mouvement ouvrier. Il rappelle aussi à quel point le retour des femmes dans leurs foyers, conséquence de la démobilisation des hommes, les a précipitées bien souvent dans la misère; à Cherbourg, les femmes n’auront conquis durablement de postes

¹ « L’ordinaire de la guerre », *Agone*, n° 53, 2014, p. 8. Les coordonnateurs du numéro précisent : « En insistant sur “l’ordinaire de la guerre”, nous voulons refuser les postures, souvent esthétisantes, par lesquelles on met en scène l’objet guerrier comme sidérant, obscur, dépassant l’entendement, avec en son cœur une violence dont les raisons sont impénétrables. Nous voulons au contraire montrer que les guerres et leurs violences peuvent répondre de logiques sociales ordinaires. [...] À rebours du mouvement qui voit un nombre croissant d’historiens happés par la fascination de la violence ou de l’événement guerrier pour lui-même, on entend soutenir ici que les conflits ne sont pas séparables des sociétés qui les produisent et les modèlent », p. 7.

² Que soient remerciés les membres du conseil scientifique : Nicolas Beaupré, François Buton, Emmanuelle Cronier, Franzisca Heimbürger, Elise Julien, Gerd Krumeich, Jenny MacLeod, Nicolas Mariot, Jessica Meyer, Nicolas Patin, Antoine Prost, Pierre Purseigle et Clémentine Vidal-Naquet.

que dans les fonctions d'administration de l'arsenal. En mettant en relief la scission du mouvement ouvrier cherbourgeois entre radicaux et modérés, il montre aussi que la guerre annonce les grandes recompositions politique et syndicale du Congrès de Tours. Le chapitre suivant, centré sur la place et le rôle des travailleurs coloniaux dans l'économie de guerre, s'efforce de montrer que l'arrière se caractérise par une sorte d'emboîtement des espaces : le Sud-Ouest aquitain apparaît ainsi comme une interface active entre la métropole et l'empire colonial, comme un territoire où se rejoue de manière singulière la situation coloniale et où sont racialisées les tensions sociales. La gestion raciale de la main-d'œuvre coloniale appliquée en Aquitaine ne diffère pas de ce que l'on sait pour le reste de la France, et la présence sur le sol métropolitain de dizaines de milliers de travailleurs coloniaux a contribué de manière décisive à redéfinir le lien impérial. La très riche contribution de Jean-Luc Mastin, consacrée aux stratégies des entreprises et des banques lilloises repliées à l'arrière, renouvelle notre connaissance du monde économique et financier en soulignant la mobilité et la capacité d'adaptation exceptionnelles de certains agents économiques. Au-delà de l'aridité des chiffres et des bilans, c'est aussi – parfois en creux – une partie de la société française qui se donne à voir, celle des rachats d'usines aux veuves, des inégalités d'accès au capital, ou encore des processus d'essaimage. En montrant comment la guerre a permis une véritable intensification de la déterritorialisation des fortunes et des capitaux de la place lilloise, l'auteur – dans une conclusion très politique – fait voler en éclat un pan de l'historiographie économique de la Grande guerre : si cette dernière fut une véritable catastrophe pour les territoires occupés et leur population, en revanche, elle fut une bonne affaire pour la place lilloise. Nathalie Cabanas, s'intéressant à la figure de Joseph Sans, retient également l'étonnante capacité d'adaptation de certains acteurs qui, en l'occurrence, cumulent capital économique, capital politique et capital symbolique. Face à certaines formes de pénurie, l'on voit donc un industriel, maire et conseiller général, né d'un père espagnol, réactiver ses liens avec l'Espagne et constituer une zone économique transfrontalière, stratégie qui lui permet d'augmenter ses bénéfices. Enfin, Nina Régis se concentre sur l'aliment peut-être le plus symbolique de l'Occident, le pain, dont la pénurie fut si longtemps le déclencheur des famines. En Allemagne, pendant la guerre, la fabrication frauduleuse puis partiellement légalisée d'un pain contenant des farines de paille et de bois, cristallise des enjeux tant économiques, sociaux que politiques. N. Régis entend montrer que la volonté de satisfaire l'attachement irrationnel au pain et de préserver le calme à l'arrière a conduit à légaliser partiellement des farines non comestibles jusqu'alors absolument interdites.

La seconde partie est plus spécifiquement centrée sur la question de l'encadrement des populations civiles dont Albert Thomas, comme le rappelle S. Le Bras en introduction, avait posé clairement les enjeux : « Plus que jamais, à l'heure actuelle où toutes les forces du pays sont tendues dans un effort commun, il y a lieu de maintenir par toutes mesures préventives – et au besoin répressives – la bonne discipline de la nation. » En s'attachant aux recteurs d'académie, Jean-François Condette analyse plus particulièrement certains mécanismes de transmission de la « croisade philosophique »

décritée contre l'Allemagne. Il rappelle que si la lutte de la civilisation contre la barbarie mobilise intensément le système éducatif, les engagements rectoraux n'en sont pas moins variables, comme en témoigne la figure touchante d'un Jules Payot. Au cœur du propos de Ronan Richard, on trouve une question lancinante, celle de l'impréparation à la guerre. Question bien connue sur le plan économique³, moins sur le plan politique et administratif. En effet, face aux dizaines de milliers de réfugiés, évacués, exilés volontaires, internés civils, prisonniers de guerre qui débarquent dans les gares dès le premier mois de la guerre, préfets et élus se trouvent totalement démunis : la réglementation dont ils disposent est soit trop imprécise soit inadaptée, voire inexistante. Et pourtant, le contrôle des migrations est impératif, parce qu'il faut éviter la propagation du sentiment de panique, parce que les autorités veulent donner l'impression qu'elles contrôlent la situation. R. Richard montre avec quelles terribles difficultés les préfets durent se colleter : dissensions entre autorités civiles et militaires ou entre communes rurales et communes urbaines, résistances des populations assez vite hostiles à tous ces gens venus d'ailleurs et surtout impréparation de l'État qui débouche sur un véritable labyrinthe réglementaire. Les deux chapitres suivants s'inscrivent dans un champ thématique en plein essor⁴, celui de l'humanitaire, abordé ici sous l'angle de la philanthropie. Ce qui retient l'attention de Franck Gilson, c'est moins « l'efflorescence philanthropique » que le problème de la fraude. On comprend aisément l'enjeu que revêt pour les autorités publiques l'escroquerie en temps de guerre : il faut protéger la générosité publique perçue comme un élément clé du « versant social de la mobilisation du pays » et surtout maintenir la fiction de l'Union sacrée. L'auteur montre comment l'État parvient à encadrer juridiquement des pratiques souvent nouvelles tout en soulignant les limites de son action régulatrice. Chloé Pastourel propose ensuite une réflexion sur l'action philanthropique américaine par le biais d'une étude de l'activité du French Heroes Lafayette Memorial Fund fondé par John Moffat et Beatrice Astor Chanler. Cette fondation participe activement à la « croisade de la charité » lancée par de nombreuses personnalités américaines dès le début de la guerre et est à l'origine de la création, à Chavaniac-Lafayette, d'un ensemble comprenant un orphelinat, un préventorium, une école et un musée. Curieux monde en vérité, qui combine les formes parfois ascétiques du bénévolat et un côté circassien (les « bazaars »)... On retiendra aussi de cet exemple qu'il a contribué à resserrer les liens culturels et politiques entre la France et les États-Unis et confirmé que la philanthropie constitue un levier majeur de la puissance américaine. Le dernier chapitre est consacré à une figure aujourd'hui oubliée, Clemens von Pirquet, médecin et pédiatre autrichien, qui, avant la guerre, forge le néologisme « allergie » et est plusieurs fois proposé pour le prix Nobel de Médecine. Pendant la Première Guerre mondiale, installé à Vienne, Pirquet se consacre corps et âme à la sauvegarde des enfants pour lesquels il fonde une clinique spécialisée et propose un

³ Voir par exemple Jean-Charles Asselain, *Histoire économique du XXe siècle*, t. 1 : La montée de l'État (1914-1939), Paris, Presses de la FNSP, 1995.

⁴ Annette Becker, *Oubliés de la Grande Guerre. Humanitaire et culture de guerre 1914-1918. Populations occupées, déportés civils, prisonniers de guerre*, Paris, Éditions Noësis, 1998 ; Bruno Cabanes, *The Great War and the Origins of Humanitarianism, 1918-1924*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014

nouveau « système de nutrition » fondé sur une nouvelle unité d'énergie, le NEM, destinée à remplacer la calorie. Ce travail intense lui permet de créer un instrument afin de mesurer la dénutrition des enfants, « l'Index Pelidisi », adopté à Vienne, en Autriche puis dans un certain nombre de pays au début des années 1920. Pour Mary Cox, Pirquet est l'un des pionniers de l'âge humanitaire qui s'ouvre au lendemain du conflit⁵.

La troisième partie de l'ouvrage porte plus spécifiquement sur la vie dans les villes et les campagnes. Cheryl Lyn Lacy, en se demandant comment soigner autant de blessés dans les villes et dans les campagnes, met à nouveau en scène l'État, dont l'intervention vise à unifier et à centraliser la politique sanitaire et surtout à mobiliser au mieux l'infrastructure médicale. Mais les tensions sont considérables : le front nécessite toujours plus de personnel médical tandis que l'État déplace massivement les blessés vers l'arrière qui peine à garder son personnel. Du coup, s'exacerbe une véritable concurrence pour les soins que nécessitent les blessés et les réfugiés d'une part, et, d'autre part, la population indigente locale (femmes, enfants, personnes âgées) jusqu'alors bénéficiaire presque exclusive des hôpitaux publics. Là encore, l'État essaie d'innover, posant presque les germes d'une médecine publique comme l'a montré par ailleurs Vincent Viet⁶ ; mais il se heurte très vite à la médecine privée, les médecins libéraux s'opposant vigoureusement à l'admission de patients payants dans les hôpitaux. Dans la contribution suivante, à partir du cas des communautés villageoises de l'Allier et du Puy-de-Dôme, Aline Fryszman se demande comment une société rurale traditionnelle peut faire face au départ de dizaines de milliers d'hommes mobilisés. Une fois de plus, se trouve posée la question de la mobilité et de ses conséquences. Les solutions envisagées ne manquent pas d'avoir des effets déséquilibrants : le travail des enfants provoque l'absentéisme scolaire, le recours aux prisonniers de guerre ou à la main-d'œuvre étrangère génère des tensions, l'absence de réelle information se traduit par la diffusion des rumeurs. Plus généralement, la guerre accroît les tensions et dissensions au village, tandis que les rapports entre les villes et les campagnes se font de plus en plus conflictuels. Et, ici aussi, les maires et les préfets se retrouvent aux avant-postes pour pallier les insuffisances de l'État. Toutes ces tensions se retrouvent dans les Hautes-Pyrénées, ainsi que le montre ensuite José Cubero, dont certaines réflexions font écho au travail de N. Vabre sur le mouvement ouvrier à Cherbourg. Dans ce département de l'arrière, touché par un immense brassage des populations, la guerre provoque au sein de l'opinion publique une profonde lassitude, qu'expriment tant l'agitation des ouvrières que le pacifisme. Le contrôle des populations ne porte pas seulement sur leur mobilité, mais aussi sur les comportements. Dans son analyse de la lutte contre l'alcoolisation, Stéphane le Bras le rappelle : l'ordre guerrier, l'ordre public et l'ordre moral – dont l'État est le principal garant – s'imbriquent étroitement. Il y a une trentaine d'années, Lion Murard et Patrick Zylberman, dans leur analyse de la lenteur de la diffusion de la révolution pasteurienne⁷, pointaient les limites

⁵ . Bruno Cabanes, *The Great War and the Origins of Humanitarianism, 1918-1924*, op. cit.

⁶ . *La santé en guerre, 1914-1918. Une politique pionnière en univers incertain*, Paris, Presses de Sciences Po, 2015

⁷ *L'hygiène dans la République. La santé publique ou l'utopie contrariée, 1870-1918*, Paris, Fayard, 1986.

d'un bio-pouvoir ou d'une bio-politique pour la période qui nous concerne, estimant, en outre, que « la politisation de la vie privée à la française » relevait davantage d'un mythe que d'une action concrète. Il en va de même avec la lutte contre l'alcoolisation qu'analyse Stéphane Le Bras. Pour les acteurs du mouvement contre l'alcoolisation, soutenus désormais par les élites politiques, économiques, intellectuelles et syndicales, l'état de guerre doit permettre la promotion de l'abstinence. La lutte contre l'alcoolisation est transformée par l'État en une cause nationale, puisqu'il s'agit à la fois de sauvegarder la nation en guerre et d'œuvrer ainsi pour la « préservation de la race ». Sont donc votées des lois, est renforcé l'arsenal juridique, mais les résultats ne sont pas à la hauteur des espérances. Pour terminer, Ernest Langthaler porte la focale sur les effets multiples des pénuries et de la politique alimentaire en Autriche-Hongrie, et montre que ces dernières, en faisant voler en éclat l'ancienne division du travail agricole établie au xviii^e siècle au sein de la Double Monarchie, exacerbent les tensions entre nationalités et les inégalités sociales et accélèrent par conséquent la décomposition politique de ce vaste empire.

La dernière partie de l'ouvrage insiste davantage sur les expériences vécues de la guerre. Expérience politique d'abord, avec l'étude d'Elli Lemonidou qui montre les effets délétères, sur l'opinion publique hellène, de l'extrême pression exercée par les diplomaties anglaise et française sur la Grèce pour qu'elle entre en guerre de leur côté. Le choix d'appuyer Venizelos au détriment du roi Constantin – que l'Entente considère comme dangereusement germanophile –, outre qu'il entraîne un blocus qui plonge la Grèce dans le chaos, blesse profondément et durablement une grande partie des Grecs attachés à un roi qui avait contribué aux victoires pendant les Guerres balkaniques. À sa suite, Filipe Ribeiro de Meneses cherche à comprendre pourquoi les Portugais ne se sont pas unis autour du drapeau une fois la guerre déclarée, pourquoi il n'y a pas eu de réelle union sacrée. L'absence de mobilisation politique et culturelle s'expliquerait par la fragmentation et l'instabilité du champ politique, par la situation géopolitique périphérique et par une profonde indifférence des couches populaires préoccupées avant tout par les difficultés matérielles. La guerre bouscule les sociétés, les contraint parfois à s'adapter par la protestation, les luttes sociales, voire la violence. C'est ce que rappelle aussi Iaroslav Golubinov dans son travail sur la question alimentaire dans la vie provinciale de la Moyenne Volga. Dans les villes, bien davantage que dans les campagnes où l'approvisionnement est moins difficile, la pénurie alimentaire, aggravée par l'afflux de populations réfugiées, provoque une hausse brutale des prix. L'intervention des autorités publiques sous la forme du contrôle des prix et du rationnement, n'arrange pas la situation pour des populations qui, tout en multipliant les manifestations hostiles aux premières, vont alors innover en créant des coopératives de consommation. Pour l'historien russe, la question de l'alimentation est un facteur majeur d'instabilité qui a précipité la société russe dans un climat révolutionnaire. La guerre se traduit par conséquent par des dynamiques économiques et sociales importantes, auxquelles n'échappe probablement aucun domaine. Ainsi, le champ sportif analysé par Paul Dietschy, est reconfiguré, notamment parce qu'on a assisté pendant le conflit à une politisation du sport, à la victoire du sport sur la gymnastique et à celle de la spécialisation

sur l'idéal omnis- port de la Belle Époque. Au reste, l'Union sacrée ne suspend nullement les tensions et rivalités d'avant-guerre comme celles qui opposaient cléricaux et anticléricaux. La question de la sexualité et plus généralement du contrôle des corps pendant la guerre constitue une thématique neuve, relativement peu explorée. Erwan Le Gall l'aborde par le prisme du péril vénérien à Saint-Malo, autre danger majeur qui menaçait « la préservation de la race » outre qu'il privait le front d'hommes valides. On retrouve ici les limites de l'action publique : si chacun s'accorde sur la nécessité de contenir la syphi- lis, en revanche, la mise en œuvre d'une véritable prophylaxie se heurte aux intérêts des « professionnels du tourisme » inquiets qu'une mauvaise réputation ne nuise à l'engouement touristique pour la côte d'Émeraude.

Le découpage thématique de cet ouvrage peut être discuté, tant il est, de fait, traversé de bout en bout par des thématiques communes dont quatre peuvent être mises en exergue. Le premier intérêt de ce volume tient, à nos yeux, à l'attention portée aux questions d'échelle et de temporalité ainsi qu'à l'approche comparatiste – à défaut d'être transnationale – privi- légiée. En effet, les études ici réunies concernent plusieurs pays européens (Allemagne, Autriche-Hongrie, France, Grèce, Portugal, Russie) et, pour la France notamment, des espaces variés : village, ville, département, ensemble de départements (correspondant grosso modo à nos régions actuelles) que complètent un espace transfrontalier et l'arrière pris dans son ensemble. Elles reposent sur un corpus d'archives extrêmement varié et soulignent, en creux, la richesse des matériaux disponibles pour qui veut se pencher sur l'ordinaire de la guerre, pour qui veut comprendre ce que la guerre fait aux sociétés. Ces études, enfin, rappellent que les logiques de guerre ne s'arrêtent pas avec la fin des opérations militaires. Étudier la guerre au prisme du front intérieur, c'est aussi sortir d'une temporalité trompeuse, c'est aussi, d'une certaine manière, renouer avec une historiographie pionnière. Nicolas Mariot, lors d'une conférence donnée dans le cadre de la célébration du Centenaire⁸, observait que deux ouvrages parmi les importants sur la Grande Guerre – et publiés au demeurant la même année – étaient ceux de Jean-Jacques Becker⁹ et d'Antoine Prost¹⁰, et qu'aucun ne portait sur le conflit militaire lui-même.

Au-delà de leur diversité, les contributions soulignent quasiment toutes l'importance des mobilités, des circulations migratoires de tous ordres pendant la guerre. Cette dernière génère, en particulier pour la France, un gigantesque brassage des populations dans un laps temporel fort réduit, un chamboulement comme le pays n'en a probablement jamais connu auparavant. Certes, au cours des premières années de la III^e République, l'instauration progressive de la conscription universelle avait permis à des centaines de milliers de jeunes hommes de découvrir leur pays; certes, le maillage ferroviaire très serré de la France, grâce notamment au plan Freycinet, avait intensifié les circulations. Mais il n'y a rien de comparable avec ce qui se produit pendant la Grande

⁸ UPPA, 5 février 2014. Présentation de *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Seuil, 2013

⁹ *1914, comment les Français sont entrés dans la guerre*, Paris, Presses FNSP, 1977.

¹⁰ *Les anciens combattants et la société française (1914-1939)*, Paris, Presses FNSP, 1977.

Guerre : soldats du monde entier traversant le pays par dizaines de milliers, travailleurs étrangers en provenance de nombreux pays, main-d'œuvre venue des empires français et britannique et même de Chine, réfugiés de Belgique et d'ailleurs, populations françaises fuyant l'avancée des troupes allemandes, blessés transportés à l'arrière, ouvriers français déplacés du front vers les usines de guerre, permissionnaires, femmes quittant les campagnes pour découvrir le monde de l'usine, sans oublier la mobilisation de tous les moyens de communication au service des impératifs de l'économie de guerre... Il n'est évidemment pas question de louer les effets d'un conflit qui fut une immense boucherie. Pour autant, ces mobilités ont entraîné des contacts souvent inédits et questionné bien des rapports de domination – l'on songe aux relations sexuelles entre Françaises et coloniaux – et n'ont pas été sans effet sur le rapport à l'Autre, comme en témoignent les transformations des rapports entre les hommes et les femmes qu'évoquent ici José Cubero, Aline Fryszman¹¹. Cela a été rappelé dans l'introduction : longtemps, ce sont les aspects militaires qui ont surtout accaparé les historiens, lesquels ont du coup souvent négligé les dynamiques économiques, sociales et culturelles qui ont profondément remodelé les sociétés en guerre.

En effet, ce qui ressort aussi du présent ouvrage, ce sont justement ces dynamiques. L'économie de guerre, fortement étatisée, n'annule pas l'initiative individuelle comme le montre Nathalie Cabanas à propos de Joseph Sans dont on peut difficilement penser qu'il fut un « profiteur de guerre ». La guerre suscite des stratégies de repli qui permettent un essai- mage donnant une nouvelle impulsion à certaines régions ou activités, ce que mettent en lumière notamment Jean-Luc Mastin et José Cubero. Les mouvements inédits de population obligent les autorités publiques – ministères, préfets, maires... – à trouver des solutions nouvelles, dans la plus grande improvisation et avec des résultats souvent mitigés ainsi que le rappelle Ronan Richard. En France, la pénurie de main-d'œuvre conduit l'État à recruter, acheminer, et gérer environ 500 000 travailleurs étrangers et coloniaux, ce qui provoque un vaste débat sur la politique d'immigration qu'il conviendra de mener après la guerre. En séparant nettement la « main-d'œuvre blanche » et la main-d'œuvre coloniale définie essentiellement par la couleur, l'État français contribue fortement à raciaiser les rapports sociaux. Comme le soulignent plusieurs chapitres, la guerre met en cause également les rapports entre les villes et les campagnes, en France comme en Russie; elle provoque des recompositions politiques, on le voit avec l'exemple grec et austro-hongrois, ainsi que l'affirmation de pratiques sociales nouvelles comme ce mouvement coopératif dont Iaroslav Golubinov nous dit bien qu'il est antérieur à la révolution bolchévique. À Cherbourg, insiste Nicolas Vabre, la guerre a constitué un véritable creuset pour le mouvement ouvrier.

Enfin, dans l'ensemble des pays européens étudiés, apparaissent au fil des pages – en filigrane ou de manière plus explicite – des comportements anormaux dont les

¹¹ Sur ce point, voir aussi, par exemple, Mary Lou Roberts, *Civilization without Sexes: Reconstructing Gender in Postwar France, 1917-1928*, Chicago, University of Chicago Press, 1994 ; Dominique Fouchard, *Le Poids de la guerre. Les poilus et leur famille après 1918*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013.

analyses nous semblent assez neuves : les pressions étatiques n'empêchent pas les relations « interraciales » ; l'intense mouvement contre l'alcoolisation ne fait pas reculer la consommation d'alcool, au contraire ; la campagne prophylactique contre le « péril vénérien » se heurte à des intérêts économiques locaux ; si les blessés sont l'objet d'une attention nationale, leur prise en charge suscite une concurrence très vive entre un secteur public émergent et une médecine privée jalouse de ses prérogatives ; l'absence d'informations – ou leur contrôle étroit – produit une intensification de la rumeur ; l'exceptionnelle mobilisation caritative génère de vastes fraudes ; tout comme la mobilisation avait provoqué des refus d'obéissance¹² voire des pratiques d'évitement¹³, le « bourrage de crâne » et l'injonction patriotique génèrent, en retour, la défiance qui nourrit une profonde lassitude et parfois même le pacifisme. Autant d'éléments qui semblent attester de formes d'autonomie des individus face à la pression d'une communauté nationale, d'une sorte de résilience des sociétés face aux impératifs étatiques, résilience d'autant plus forte semble-t-il que les sociétés sont démocratiques, faiblement militarisées et raisonnablement inégalitaires. Puisse notre ouvrage à la fois contribuer à une meilleure connaissance des ambivalences, des déviances, des résistances, et susciter d'autres recherches.

¹² André Loez, *14-18, les refus de la guerre. Une histoire des mutins*, Paris, Gallimard, 2010.

¹³ Charles Ridet, *Les embusqués*, Paris, A. Colin, 2007.